

géologique, et l'anthropocène reste à ce jour ce qu'il était au départ, à savoir une « métaphore forte mais informelle des changements climatiques » ou de la catastrophe écologique globale dans un sens plus large. Pour autant, cette discussion sur les marqueurs stratigraphiques ne relativise en rien ni l'impact des activités humaines sur l'environnement global ni même les menaces que cet impact entraîne. Elle s'apparente plus à une réflexion sur la façon la plus appropriée d'énoncer ce phénomène dont la réalité et les périls font consensus.

ANTHROPOCÈNE OU CAPITALOCÈNE ?

Une deuxième controverse tient au mot « anthropocène » lui-même et relève des sciences humaines et sociales. Issu des sciences de la nature pour désigner le fait que l'impact cumulé des activités humaines était en train de mettre un terme à la relative stabilité de l'Holocène, ce terme a très vite été compris (et parfois présenté) comme l'époque au cours de laquelle « l'espèce humaine » devient une force géologique de premier plan. Ce glissement n'est pas anodin, puisqu'il conduit explicitement ou implicitement à désigner un responsable, en l'occurrence une « espèce humaine » dont on sait qu'elle est fréquemment fantasmée comme un acteur homogène et cohérent. Or c'est précisément ce fantasme que les sciences humaines et sociales s'efforcent bien souvent de déconstruire, et c'est pourquoi le néologisme « anthropocène » y a souvent été reçu avec réticence, voire hostilité.

L'agent responsable du changement global en cours n'est pas une espèce humaine indifférenciée qui serait intrinsèquement destinée à épuiser son environnement. Le fait est que certains individus, certains collectifs, certaines sociétés sont plus responsables que d'autres. Les sociétés industrielles ont ainsi une part de responsabilité bien plus importante que les autres dans le réchauffement global, pour la simple raison qu'elles consomment davantage de ressources et émettent davantage de gaz à effet de serre. Alors, plutôt que de parler d'« anthropocène », au risque d'invisibiliser la diversité des sociétés humaines, des chercheurs en sciences humaines et sociales ont imaginé plusieurs néologismes concurrents pour, au contraire, souligner que le changement global en cours est intrinsèquement lié aux dominations et aux dynamiques sociales, politiques et économiques de notre temps. Le plus répandu est sans doute celui de « capitalocène », qui entend attribuer la responsabilité du désastre en cours non pas à une espèce humaine homogène et indifférenciée, mais à la dynamique capitaliste alimentée par certains pays et certaines catégories sociales, au détriment d'autres pays et d'autres catégories sociales.



TRIBUNES DU MUSÉUM

LUC SEMAL interviendra le samedi 21 mai de 15 heures à 17 heures lors de la tribune **Planète en tension**, du Muséum national d'histoire naturelle, à Paris.

Événement gratuit, informations sur mnhn.fr/planete-en-tension

Or cette question des responsabilités n'est pas sans lien avec une troisième controverse, qui porte sur la nature des conclusions politiques et pratiques qu'il convient ou non de tirer du basculement dans l'anthropocène. Puisque l'espèce humaine est devenue une force géologique, et puisque des traces de son activité sont désormais décelables sur toute la surface du globe, certains en ont conclu que la nature n'existe plus – raisonnement fondé sur une conception plutôt étriquée de la nature comme nécessairement pure et vierge d'absolument toute trace d'action humaine. Et dès lors, puisqu'il n'y a plus réellement de nature à protéger, la meilleure chose à faire ne serait-elle pas d'assumer pleinement le basculement dans l'anthropocène, en cherchant non pas à réduire notre impact sur la biosphère et



La taille des poulets a doublé depuis le Moyen Âge avec l'évolution des conditions de production, d'élevage et d'alimentation des volailles. C'est ce qu'ont montré Carys Bennett, de l'université de Leicester, au Royaume-Uni, et ses collègues en 2018 en comparant la taille des tibias de poulets vieux de quelque 2 000 ans à aujourd'hui. Au Moyen Âge, le poulet domestiqué avait une taille comparable à celle du coq doré (à droite), la principale espèce à l'origine des poules domestiques.

Une piste de marqueur de l'anthropocène, à l'heure où ces animaux, du fait de l'élevage intensif, constituent l'espèce vertébrée la plus répandue sur Terre ?

l'atmosphère, mais au contraire à l'amplifier de manière plus maîtrisée?

De fait, l'argument de notre basculement irréversible dans l'anthropocène a souvent été mobilisé par les promoteurs des techniques de géo-ingénierie ou de manipulation du vivant. Paul Crutzen lui-même considérait qu'il était souhaitable d'étudier la possibilité d'injecter massivement des aérosols de sulfate dans la stratosphère pour limiter le réchauffement global, au cas où celui-ci deviendrait réellement hors de contrôle.

Mais d'autres propositions ne se limitent pas à l'argument du «moindre mal» et s'enthousiasment à envisager que le développement de telles techniques puisse finalement inaugurer un «bon anthropocène», qui verrait l'humanité prendre le contrôle du système Terre. Cette interprétation écomoderniste de l'anthropocène s'inscrit ainsi dans une tradition intellectuelle parfois qualifiée de prométhéenne, qui fustige les appels à l'autolimitation accompagnant depuis soixante ans les alertes écologistes, et qui place au contraire toute sa foi dans un sursaut de progrès technique pour tirer l'humanité de ce mauvais pas.

UN BILAN CONTRASTÉ

En 2022, le bilan que l'on peut tirer de la notion d'anthropocène est donc pour le moins contrasté. La formalisation scientifique de cette vraie-fausse époque géologique n'est pas advenue. Le néologisme proposé pour la nommer s'est imposé dans le vocabulaire de la vulgarisation scientifique, mais tout en étant rejeté par une bonne part des sciences humaines et sociales qui y voient d'abord un vecteur de dépolitisation par invisibilisation des véritables responsabilités dans un monde très inégalitaire. Quant aux conclusions politiques et pratiques susceptibles d'en être tirées, elles peuvent se révéler aussi diamétralement opposées que le sont l'appel écologiste à l'autolimitation et à l'atterrissage, d'une part, et l'appel à multiplier les disruptions prométhéennes, d'autre part, comme le décrit Bruno Latour dans son livre *Où atterrir?* (2017). Ce sont des arguments forts pour se garder de fétichiser la notion d'anthropocène, c'est-à-dire pour se garder d'en faire trop systématiquement un élément central et incontournable de tout plaidoyer en faveur d'une action à la hauteur de la catastrophe écologique et climatique.

Malgré ces réserves, il n'en reste pas moins que l'anthropocène conserve toute son efficacité comme métaphore informelle du changement global en cours. On lui doit la diffusion de l'idée selon laquelle les conditions relativement favorables de l'Holocène sont aujourd'hui plus qu'hypothéquées, et on lui doit d'avoir réactivé une réflexion scientifique et politique qui s'était quelque peu estompée sur le sens de



L'anthropocène reste surtout une métaphore efficace du changement global



l'aventure industrielle à l'échelle des temps géologiques et évolutifs.

L'argument du temps très long a été un argument fondateur de la pensée écologique, très fréquemment mobilisé dès le tournant des années 1960 et 1970 pour souligner l'aveuglement de sociétés prétendant fonder une puissance pérenne sur la base des énergies fossiles, et se satisfaisant de la conviction naïve selon laquelle la croissance durerait éternellement dans un monde fini. L'alerte écologiste n'a eu de cesse de réintroduire le souci du temps long dans la réflexion politique, en soulignant que l'aventure industrielle rendue possible par la puissance des énergies fossiles, aussi indépassable qu'elle puisse sembler à notre petite échelle, est vouée à n'être qu'un instant fugace dans l'immensité des temps géologiques. Mais un instant malheureusement suffisant pour amorcer les bombes à retardement que sont le réchauffement global, la destruction et l'empoisonnement des milieux, une défaunation et une déforestation à grande échelle, etc.

Ce caractère nécessairement éphémère de la civilisation des énergies fossiles est d'ailleurs à l'origine d'une autre critique parfois adressée à la notion d'anthropocène. Est-il vraiment pertinent de déjà chercher à identifier et nommer une époque géologique nouvelle? Le temps très court – à peine quelques décennies – pendant lequel les sociétés humaines auront temporairement constitué l'équivalent d'une force géologique active en brûlant massivement les énergies fossiles apparaîtra-t-il rétrospectivement, d'ici à quelques milliers d'années, comme suffisamment long pour constituer une époque géologique? N'apparaîtra-t-il pas plutôt comme une rupture transitoire entre l'Holocène et une autre époque géologique, par exemple caractérisée par les traces d'une action humaine révolue? La réponse à ces questions que soulève le néologisme d'anthropocène n'est pas écrite, et elle sera intrinsèquement liée à la manière dont les sociétés humaines répondront ou non, dans les années qui viennent, à la question écologique et climatique. ■

BIBLIOGRAPHIE

B. Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, La Découverte, 2017.

C. Lorius et L. Carpentier, *Voyage dans l'anthropocène. Cette nouvelle ère dont nous sommes les héros*, Actes Sud, 2010.

J. McNeill, *Du nouveau sous le soleil. Une histoire de l'environnement global au xx^e siècle*, Champ Vallon, 2010.

J. Grinevald, *La Biosphère de l'anthropocène. Climat et pétrole, la double menace. Repères transdisciplinaires (1824-2007)*, Georg, 2007.

P. J. Crutzen et E. F. Stoermer, *The « Anthropocene »*, *Global Change Newsletter*, 2000.